

Voici le texte de départ et les consignes de l'atelier d'écriture organisé dans le cadre de la rencontre littéraire sur Paolo Cognetti. Vous trouverez ensuite les contributions de quelques personnes qui y ont participé.

Bessans, 23 juillet 2021

### *Le pin cembro*

“Je vénère le pin cembro comme un dieu. Je lui dois le bâton avec lequel je marche : il a un bois blanc qui ne jaunit pas avec le temps, costaud et élastique dans les courses sur les sentiers. Ailleurs, il vit en forêt, ici, c'est un arbre solitaire dont la croissance est des plus lentes. Il a des graines que les oiseaux s'en vont cacher dans leurs réserves secrètes, les crevasses des rochers en altitude. Il suffit ensuite d'un peu de terre, d'une veine d'eau de pluie : les pins cembros poussent là-haut, tout au bord des précipices, entre les becquets, dans des endroits inaccessibles à l'homme. Parfois, ils prennent des formes torturées à force de se contorsionner pour pousser, de se tordre et de ployer sous la neige, d'essuyer les foudres de l'orage. J'ai trouvé le plus valeureux des arbres à 2500 mètres : un pin cembro qui avait grandi dans une minuscule corniche qui le protégeait du vent et recueillait pour lui un peu d'eau de pluie. Il m'a semblé découvrir un temple secret, et j'ai dû dire quelque chose comme une prière.”

In *Le garçon sauvage* de Paolo Cognetti traduit par Anita Rochedy Éditions Zoé 2016. Pages 119/120.

*Si Paolo Cognetti entretient une relation étroite et privilégiée avec le pin cembro, il existe souvent pour chacun de nous un arbre qui lui est cher.*

*Il vous appartient d'essayer très librement d'écrire à propos de cet arbre, le décrire avec les sensations et les sentiments qu'il peut vous procurer... et si vous n'en trouvez pas, libre à vous d'imaginer...*

### Mélèze et Cembro

Le pin cembro et le mélèze sont emblématiques des Alpes et des montagnes. Tels deux amis, ils voisinent et affichent leur drôle de compagnonnage dans les paysages et les vallées.

Le mélèze paraît frivole, quand le vent disperse son pollen en une fine poussière sucrée, de ses aiguilles qui jamais ne vous piquent et dont on caresse les branches comme on donne une tape amicale sur l'épaule d'une connaissance retrouvée. Son mouvement dans la brise semble toujours léger. Quand la lumière le lui permet, il s'élançe vite et droit.

A l'inverse, le pin cembro est râblé ; il semble lutter pour que ses racines fixent la terre quand il affronte le vent et le mauvais temps. Sculpté, il est devenu tortueux, presque musclé, toujours tendu. Comme un marin inquiet, il tient le cap et peu se repose.

Et pourtant, c'est dans le bois du mélèze que l'on taille la charpente et les coques de bateaux, jusqu'aux toues cabanées des pêcheurs de Loire. Et c'est dans le cembro que l'on sculpte les bois de lits et les armoires, les rosaces des objets d'art.

La pomme du cembro est parfumée d'une sève piquante et forte, le mélèze produit une pomme simple qui compose le tapis souple des sous-bois. Je ne sais pas si ces deux-là s'apprécient mais ils se partagent la gloire des arbres d'altitude.

J'aime le châtaignier pour ses fruits, ses variétés multiples et son tronc blanc majestueux qui le rend si imposant même foudroyé.

J'aime le tilleul qui élabore une ramure régulière et équilibrée parfois sans taille.

J'aime le frêne qui peuple les légendes de ses trognes habitées.

J'aime les bouleaux, les noisetiers, les sureaux qui vivent en gruppetto et repoussent plus forts encore après avoir été élagués.

J'aime le noyer qui a besoin d'être seul et les séquoias millénaires devant lesquels j'ai pleuré dans les grands parcs américains.

Et les fruitiers en fleurs qui de leur miel en parfum annoncent l'arrivée du printemps.

*Cécile Barré*

## Le teûmélèy

Il y a maintenant nombre d'années, à Bessans, sous ma fenêtre avait été planté un sorbier des oiseleurs, un *teûmélèy*, encore bien chétif. Au fil du temps, il a su se développer jusqu'à presque occulter la montagne de l'Adret. Son tronc s'est épaissi, à l'écorce lisse et d'un brun rougeâtre strié de lenticelles grises. À un bon mètre de hauteur, il se subdivise en branches serrées, elles-mêmes se divisant en branches de plus en plus aériennes, porteuses d'un feuillage léger de folioles dentées. Finalement, je suis maintenant très attachée à cet arbre souvent bruissant de vie et d'oiseaux, mésanges, rouges-queues et moineaux y passent à tour de rôle. Les mésanges, plus acrobates, aiment sautiller d'une branchette à l'autre, se balancer au gré du vent.

À l'automne, l'arbre n'est plus que flamboyance entre l'or des feuilles et le rouge éclatant des baies, puis les feuilles jaunies tombent peu à peu, formant un cercle mordoré au pied du tronc. L'hiver, seules les grappes de baies vermillon, souvent surmontées d'un petit cône de poudreuse, habillent l'arbre gaîment et nourrissent les oiseaux affamés, une unique fois un couple de chardonnerets gloutons festoyant longuement.

Au renouveau du printemps l'arbre bourgeonne patiemment avant de retrouver feuilles et fleurs d'abord vertes, promesses des futures baies.

En quelque sorte je me suis aperçue que cet arbre sait accompagner le cycle des saisons, en compagnon fidèle et renouvelé, au fil de mes séjours à Bessans.

*Annie Chazal*

## Au pied de mon arbre

Au pied de mon arbre, chantait Brassens. Oui, mais lequel ? Il disait qu'il n'aurait jamais dû le quitter. Et moi, quel est mon arbre ? J'ai vu grandir dans mon jardin un magnolia que j'ai planté voici bien longtemps. J'aime ses fleurs au printemps et son feuillage qui fait de l'ombre à notre maison l'été. Petits, les enfants adoraient y grimper et restaient parfois coincés à la fourche des branches. À présent, plus personne n'y grimpe et mousse et lichens y ont pris petit à petit leur place. De grosses branches ont parfois été taillées mais je ne m'y emploie plus depuis des années car je le respecte. Il semble encore en pleine jeunesse et j'aime l'idée qu'il soit encore là quand j'aurai disparu.

*Michel Chazal*

## Le pinssanbrau<sup>1</sup>

“Je vénère le pinssanbrau comme un dieu.” Joseph regardait les mots qu'il venait d'écrire. L'ongle du pouce coincé entre deux incisives, il se répétait la phrase que la maîtresse venait de prononcer en détachant bien les syllabes. Pris de remords, il rajouta un jambage au “n”. “Pinssambrau”, ça avait déjà meilleure allure. Il tendit le cou vers sa voisine, mais, comme d'habitude, elle planquait son cahier avec son avant-bras. Déjà beau qu'il puisse rester assis à

---

<sup>1</sup> Le détournement des consignes est assumé !

côté d'elle. Elle était très bonne élève mais surtout elle sentait bon et elle avait de jolies joues que Joseph avait parfois envie de mordre. "Pinssambrau". Sur le revers de la couverture de son cahier, il essaya "pinssambrot". Pendant ce temps, la maîtresse avait poursuivi la dictée, mais il était trop tard pour la rattraper, mieux valait s'acharner sur cette fichue phrase. Peut-être qu'à force de triturer le mot dans tous les sens, il allait finir par comprendre ce que c'était ce "pinssambrot". Il pensa à un pinson, mais pinson, ce n'est pas "pinssan". Un pin ou un pain ? Un pin ou un pain sans quelque chose ? Bien sûr, ça allait bien ensemble dans la cuisine, le pain, le broc. Mais un "pain sans broc", Joseph n'avait jamais rien entendu de plus idiot. Et la maîtresse ne pouvait pas dicter des choses idiotes. Ah, ça non. Donc c'était lui, Joseph, qui était idiot. Soudain, il se rappela. Juste avant la dictée, pendant qu'il regardait au fond de son cartable si les jolies pierres blanches qu'il avait ramassées sur le chemin y étaient toujours, la maîtresse avait écrit quelque chose au tableau. Elle avait même raconté une histoire avec un arbre. Il leva les yeux de son cahier, regarda le tableau. "PIN CEMBRO".

Drôle de nom.

« Je relis », dit la maîtresse.

*Hélène Personnaz*

### Saule ou merisier

J'avais dix ou onze ans. J'observais souvent les fesses des vaches que je conduisais à la pâture. Je pourrais les dessiner de mémoire, avec le creux plus ou moins marqué de la hanche. Dans mon sac à dos, j'avais un livre ou deux pour réviser quelque matière mais l'instrument le plus important était sans aucun doute le bâton.

Chaque année, en arrivant au début juillet, je descendais près de l'Arc et me choisisais la branche la plus droite d'un saule. J'en coupais ce qui dépassait, au ras. Je l'épluchais sur dix centimètres, du côté le plus fin. Avez-vous déjà épluché un bâton de saule – pas trop vieux ?

Non ! Je ne battais pas les vaches. Cet ustensile n'était utile que pour rappeler à l'ordre la "Cerise" qui aimait particulièrement certaine herbe du bord de route. Un petit coup sur la cuisse agrémenté d'une injonction en bessanais que j'avais apprise peu de temps avant.

Couper un bâton de saule ou de merisier était même devenu une sorte de rite.

Je savais que des copains vendaient des edelweiss aux touristes sur la route nationale. Un jour, prenant mon courage à deux mains, j'ai confectionné trois ou quatre petits bouquets de ces "fleurs des glaciers" et suis parti pour essayer de les vendre. Très vite, ce fut le succès...pour un bouquet. Mais le revenu suffisait : j'ai couru m'acheter un opinel au "bazar" de Bessans. Les saules n'avaient qu'à bien se tenir.

Soixante-dix ans après, je ne vais jamais me promener avec l'un de mes petits enfants sans un opinel bien affûté. Le dernier né collectionne ainsi de fabuleuses flèches pour son arc.

*Léon Personnaz*

### Le voyage du néflier

Nous avons rapporté le noyau d'une nêfle achetée dans les Aurès, il y a bien longtemps, j'en ai oublié le nom. Le noyau planté dans le jardin a germé et un bel arbre a trouvé sa place dans ce petit morceau de Savoie, grignoté peu à peu par la ville proche. Entrer sous son ombre, c'est découvrir un monde extraordinaire, de grandes feuilles sculptées dans une matière rigide et brillantes sur le dessus, duveteuses en dessous. On ne peut se lasser de la lumière qui y joue tout au long du jour, des oiseaux qui l'habitent, de chaque matin, leur paillement continu...

Cet arbre m'accueille pour un éternel voyage...

*Dominique Ponson*